

# La jouissance délocalisée dans les toxicomanies

## De quelle jouissance s'agit-il dans les toxicomanies?

Le Réseau international sur la toxicomanie et l'alcoolisme du Champ freudien, à l'initiative de Judith Miller et de quelques autres collègues de différentes latitudes, s'est attaqué depuis de nombreuses années à cette conjoncture clinique.

Jacques-Alain Miller, dans la Clôture des Journées du GRETA, commence par rappeler que le phallus, catégorie freudienne, sera plus tard formalisé par Lacan. Un premier passage de cet écrit doit être abordé : « la psychanalyse ne concerne pas le sujet mais dans la mesure où celui-ci se rattache à cette catégorie, dans la mesure où il s'inscrit dans la fonction phallique selon des modalités diverses. »<sup>1</sup>

En première lecture, il est loisible de décliner que la psychanalyse semble se limiter aux sujets qui s'inscrivent sous la fonction propositionnelle dite phallique. Cependant, nous savons que l'effort de Lacan a consisté - entre autres - à démontrer l'incidence que la psychanalyse orientée par le réel peut avoir dans la pratique avec des sujets qui ne réfèrent pas leur jouissance à l'inscription en question.

Cette fonction, ainsi logiquement exposée par Lacan, concerne le sexuel. Cette fonction permet, pour un être parlant, qu'une certaine dimension de la jouissance concerne le sexuel, qu'une certaine dimension de la jouissance soit sexualisée. On peut dire aussi que cette fonction permet alors un certain positionnement par rapport à l'Autre dans la mesure où le sexuel prend et atteint une certaine couleur, un certain habillage, une certaine tenue. De l'inscription sous l'égide de cette fonction, nous obtenons un mode de jouissance délimité par le signifiant pour un être parlant.

Jacques-Alain Miller introduit une question qui doit être clarifiée et qui est en même temps directrice. « S'agissant de la toxicomanie, cette catégorie freudienne du phallus apparaît-elle ou non comme opératoire ? »<sup>2</sup>. L'inscription sous la fonction propositionnelle dite phallique présuppose indéfectiblement la castration ; c'est ici que le texte en question nous conduit à une problématique incontournable propre à cette clinique. « Son trait est que, généralement,

---

1 Miller, J.-A, « Clôture : Le toxicomane et ses thérapeutes », *op. cit.*

2 *Ibid.*

dans la cure du toxicomane, on parle du sevrage et non de la castration. Croyons-nous pouvoir effectuer cette opération de renoncement à la drogue par le biais du mot, ou bien le sevrage de la -ou des- substances toxiques est la condition, la condition préalable au traitement par le biais du mot ? »<sup>3</sup>

Ce passage implique un point central. Il convient d'interroger d'emblée l'opération de renoncement à la drogue comme horizon d'un traitement. En tout cas, la référence au sevrage et non à la castration, cette sorte de fausse impasse, si l'on peut dire, est résolue par Lacan dans sa première mention de la toxicomanie.

En 1938, dans son texte « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » Lacan introduit que la famille n'est pas naturel, n'est pas un fait biologique, mais un fait social. « Les instances culturelles dominent les naturelles »<sup>4</sup>.

Il s'agit d'un moment antérieur dans les élaborations de Lacan à celui qui implique une pénétration plus profonde de son approche structuraliste. Les structures subjectives sont lues, vers la fin des années 50, en termes de métaphore et de métonymie, d'inscription ou de forclusion -principalement- du Nom du Père. Dans cet écrit, Lacan fait aussi des références sociologiques. Mais venons-en au passage qui se réfère à cette recherche. Pour Lacan, la dépendance, du moins dans ce texte, implique l'assujettissement à l'Autre, c'est-à-dire qu'elle est une mise en forme signifiante de la parole. Les besoins du premier âge de l'être humain exigent un mode parasitaire et lient l'individu à la famille. Or, ceci étant, l'enjeu réside dans le fait que dans le monde des êtres parlants, la mise en forme signifiante de la parole présente des nuances. Il y a ceux pour qui le rapport à la parole leur permet d'oublier qu'ils souffrent des paroles imposées, et il y a ceux qui ressentent dans leur corps que leur souffrance consiste précisément dans des paroles imposées. Il y a donc une différence dans les modes d'assujettissement, dans les façons dont quelqu'un est parasité par la parole. Cela doit être une boussole essentielle pour réfléchir à la question des drogues.

La question qui pourrait être directrice consiste alors à savoir quelle place la substance occupe-t-elle dans ce qui se passe entre le sujet et l'Autre. Il convient de s'arrêter sur l'écrit en question. Ce n'est pas rien puisqu'il n'y a pas de théorie de l'inconscient dans l'écrit. Du moins de l'inconscient dans son sens classique :

« Nous avons défini le complexe dans un sens très large qui n'exclut pas que le sujet ait conscience de ce qu'il représente. Mais c'est comme facteur essentiellement inconscient qu'il fut d'abord défini par Freud Son unité est en effet frappante sous cette forme, où elle se

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Lacan, J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 24.

révèle comme la cause d'effets psychiques non dirigés par la conscience, actes manqués, rêves, symptômes. Ces effets ont des caractères tellement distincts et contingents qu'ils forcent d'admettre comme élément fondamental du complexe cette entité paradoxale : une représentation inconsciente sous le nom d'imaginaire. »<sup>5</sup>

L'un des points centraux que Lacan tente de transmettre se rapporte plus précisément à la distinction entre le moi et le sujet. On trouve de nombreuses références à ce sujet dans le texte.

Dans ce texte, Lacan évoquera la complexité des formes de parenté en partant du fait que précisément la fonction paternelle, c'est-à-dire ce qui n'est pas déductible de la nature, ne peut ordonner « l'économie paradoxale des instincts »<sup>6</sup>. Le complexe serait alors un facteur culturel qui s'oppose aux instincts. Il consisterait en une pré-structure qui renvoie à un objet. La question concernant le rapport entre le sujet et l'objet est présente, question incontournable et cruciale pour ceux qui entrent dans le champ de la toxicomanie.

Lacan tente de proposer que le non-symbolisable, ou plus précisément ce qui fait obstacle à la symbolisation, intervient à travers différentes formes d'objectivation. L'objet, bien des années plus tard, sera le point opaque et réel de la structure, c'est-à-dire un des noms du réel dans l'enseignement de Lacan. Cela se passera entre 1962 et 1963. Puis, au milieu de son « Séminaire XX », l'objet deviendra semblant quand il échouera dans l'approche du réel.

Si la question est alors de dire que la dépendance est l'assujettissement à l'Autre, on pourrait dire que ce dernier se présentera au sujet à travers différentes formes d'objectivation. Une orientation fondamentale se décline à partir de ce point : la localisation de l'objet implique toujours un traitement de l'Autre.

Pour Lacan, le complexe implique la répétition d'une réalité fixe. Nous pouvons supposer qu'une identification objective tente d'être traduite ; cependant, quelque chose résiste à cette tentative de traduction. Il s'agit d'une tentative de symbolisation. Concevons le *fort-da* comme une tentative de symbolisation primaire. L'opération du binôme présence-absence, l'alternance à laquelle ce mouvement donne lieu, implique pour beaucoup de toxicomanes un traitement du malaise. Il y a des sujets chez qui il est possible de repérer un usage de la ou des substances, avec cette logique, là où la symbolisation n'a pas permis la séparation. Il y a ceux qui essaient, par exemple, de réaliser l'imaginaire maternelle ; il y a ceux qui aspirent à l'assimilation parfaite de la totalité de l'être. Lacan le situe comme un abandon à la mort ou un suicide « non violent »<sup>7</sup>. Dans le domaine clinique, nous pouvons dire qu'il s'agit de sujets

---

5 *Ibid.*, p. 29.

6 *Ibid.*, p. 23.

7 *Ibid.*, p. 35.

qui tentent une sorte de *black out* par la consommation où celle-ci implique un *fading* réel, la réalisation de l'objet et la sortie de scène. Ou des sujets qui, par l'intermédiaire du toxique réalisent cette scène (imago) dans laquelle ils se constituent comme l'objet de la jouissance de l'Autre. Ce sont là des exemples des indications cliniques fournies par Lacan. On peut aussi dire que cela a lieu là où la forme d'objectivation à laquelle un sujet recourt ne permet pas une approche de l'objet qui rende compte d'une séparation d'avec lui.

« Quand l'objet tend à se confondre avec le moi en même temps qu'à se résorber en fantasme... »<sup>8</sup> on est précisément confronté au sentiment d'étrangeté qui peut aller jusqu'à l'abolition affective qu'implique la perte de l'objet, et donc aussi du sujet lui-même, qui s'extrait dans le réel de toute scène du monde.

Il convient de préciser, pour poursuivre l'orientation donnée par cette référence, en quoi consiste la notion de complexe pour Lacan à ce moment-là : deux versants sont en jeu, d'une part la fixation, d'autre part la répétition<sup>9</sup>. Comment en rendre compte en l'absence de référence à la structure ? D'une certaine manière, il est possible de lire ceci comme un prélude à cette dernière. Il s'agit de la connexion de tout complexe avec un objet. Les trois scissions proposées par l'écrit, sevrage, intrusion et l'Œdipe, ne peuvent être envisagées sans cette clé de lecture. En ce qui concerne le sevrage, qui nous intéresse plus particulièrement, la régulation qu'il représente n'est pas une régulation naturelle mais une régulation culturelle. Le sevrage est souvent un « traumatisme psychique »<sup>10</sup>. En situant donc qu'à travers le complexe une certaine forme d'objectivation peut être spécifiée, cela implique qu'il n'y a pas de relation à cet objet, de sorte que d'une certaine façon, on peut se risquer à dire que la relation du sujet à l'objet n'est pas inscrite dans l'instinct. Il y a donc place pour l'invention humaine.

La notion d'intention mentale vient précisément sur ce point. Ce qui compte, ce n'est pas tant le fait du sevrage en tant que tel, mais plutôt la façon dont le sujet l'a vécu. L'intention mentale peut alors se traduire comme la signification que le sujet aura donné à cette expérience. « Une tension vitale se résout en intention mentale »<sup>11</sup>. Il en découle un point à considérer. A partir de l'intention mentale, le sujet peut accepter ou refuser le sevrage et ce trait signifiera la suite. Le *je* n'étant pas encore constitué, l'acceptation ou le refus n'ont pas un statut aussi déterminant, nous le verrons plus loin. L'intention mentale est l'intention de signification.

---

8 *Ibid.*, p. 50.

9 *Ibid.*, p. 28.

10 *Ibid.*, p. 31.

11 *Ibid.*, p. 31.

“Par cette intention, le sevrage est accepté ou refusé ; l’intention est certes fort élémentaire, puisqu’elle ne peut pas même être attribuée à un moi encore à l’état de rudiment ; l’acceptation ou le refus ne peuvent être conçus comme un choix, puisqu’en l’absence d’un moi qui affirme ou nie ils ne sont pas contradictoires ; mais, pôles coexistants et contraires, ils déterminent une attitude ambivalente par essence... ».<sup>12</sup>

Que veut dire Lacan lorsqu'il parle de ce moment rudimentaire ?

La référence à Melanie Klein est incontournable. Dès le sevrage, toute une sphère fantasmatique dominée par la présence de la mère se met en place. On recherche une prégnance de la mère très primitive.

En situant l'expérience du sevrage, il y a aussi une référence à la mort. Ce rapport de la mère à la mort, Lacan le maintiendra tout au long de son enseignement, l'explicitant de façon précise au plus fort de son « Séminaire VII ». Il parle à juste titre de toxicomanie orale, utilisant l'imaginaire maternelle pour situer la forme que peut prendre la toxicomanie et la posant en termes d'empoisonnement par la bouche<sup>13</sup>.

Voici une question centrale : les fantasmes de source maternelle évoqués par M. Klein, fantasmes de démembrement, de dislocation, d'éviration, de dévoration, d'éventrement, d'ensevelissement, etc. se retrouvent dans certaines impulsions<sup>14</sup>. Ils renvoient à une prématuration primaire qui rend compte du statut de la mère et de ses conséquences au niveau du corps du sujet. Il s'agit plutôt de formes imaginaires du corps qui ne constituent pas une image intégrée. Nous sommes à un moment antérieur à ce qui pourrait constituer le fantasme de castration. Nous sommes à un moment antérieur à la conformation d'une image qui rend compte d'une opération d'unification. Ce sont des fantasmes de morcellement qui rendent compte d'une régression et qui mettent en évidence le « déchirement vitale »<sup>15</sup>. Ces formes tentent de combler le trou primordial corrélatif à ce sevrage irrémédiable. La caractéristique est la multiformité et l'hétérogénéité de ces formes imaginaires primaires.

Il semble possible de situer, selon les références de Lacan à M. Klein, deux moments par rapport au registre imaginaire. D'une part, ces formes imaginaires qui révèlent un corps qui ne parvient pas à l'unification vitale nécessaire, et d'autre part, un autre aspect lié à ce registre, qui montre que ce qui correspond au stade du miroir en tant qu'opération a été réalisé.

Ce moment de l'enseignement de Lacan est caractérisé par la distinction entre le moi et le

---

12 *Ibid.*, p. 31.

13 *Ibid.*, p. 35.

14 *Ibid.*, p. 52.

15 *Ibid.*, p., 53.

sujet. Deux ans plus tôt, dans « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », on soupçonne que l'expérience joyeuse du miroir se fonde à partir d'une image qui permet une unification là où le corps n'avait pas encore accédé au statut de tel. Dans les cas graves de psychoses, où le corps subit des décompositions, des démembrements, disons des formes diverses d'un détachement allant jusqu'au non-contrôle des sphincters, nous avons constaté que le toxique peut être la condition nécessaire pour accéder à cette expérience d'unification qui cherche à donner de la consistance corporelle là où le sujet n'en a pas. L'image paternelle, signalée déjà en déclin à cette époque par Lacan lui-même<sup>16</sup>, fonctionne en ordonnant ces formes imaginaires, en dissolvant les équivalences entre le sujet et l'objet.

En récapitulant et en revenant à la question posée par Jacques-Alain Miller, on peut faire l'hypothèse que le sevrage en tant que tel met en évidence le mode de relation entre le sujet et l'objet. Si le sujet dispose d'une ressource qui permet de dissoudre les équivalences entre sujet et objet, il y aurait une intention mentale dont on peut dire qu'elle a permis de signifier cette opération de séparation. Ce sera un élément déterminant à l'heure de considérer les approches possibles des toxicomanes.

Un autre point incontournable renvoie à la question par laquelle le texte se poursuit. « Du point de vue du Camp Freudien, ne pouvons-nous pas dire, en effet, que le recours à la substance toxique est précisément utilisé pour fermer au sujet l'accès au problème sexuel ?<sup>17</sup> »

Si en effet un sujet inscrit dans la fonction propositionnelle dite phallique parvient, pour cette raison, à jouir sur un mode où une certaine dimension de la jouissance est sexualisée, il convient alors de se demander en quoi consistent les usages du toxique, aussi bien chez les sujets qui ne sont pas inscrits dans cette fonction que chez ceux qui le sont. Rapidement, il convient donc de dire que, chez ceux qui accèdent à une jouissance sexualisée en termes phalliques, ils pourraient utiliser la substance pour accéder à une modalité de jouissance qui ne répond pas aux coordonnées phalliques. En revanche, chez les sujets qui n'inscrivent pas leur jouissance dans une logique phallique, à quelles fins utiliseraient-ils le toxique? Concluons : voici un usage qui conduit à la rupture de la modalité localisée et un autre usage qui tente un traitement de la modalité délocalisée. Est-ce seulement cela? La pratique nous confronte à une multiplicité d'usages, surtout lorsque nous entrons dans la variété des arrangements autour de la jouissance.

### **Rupture phallique et psychose ordinaire**

<sup>16</sup> Ibid., p. 60.

<sup>17</sup> Miller, J.-A., « Clôture : Le toxicomane et ses thérapeutes », *op. cit.*

La fameuse référence aux drogues proposée par Jacques Lacan se trouve en 1975 dans la « Extrait du discours de clôture des Journées d'étude des cartels de l'Ecole freudienne de Paris ». Avant d'entrer dans le passage spécifique, précisons quelques coordonnées du texte en question. En ce qui concerne le réel, Lacan dira qu'il n'est pas sûr que le réel constitue un monde, c'est-à-dire qu'il n'est pas certain que le réel constitue un tout<sup>18</sup>. Autrement dit, le réel ne peut pas être circonscrit, il ne peut pas être déterminé à partir d'un ensemble fermé et limité. En fait, cela constitue une impasse pour la science, pour sa façon de procéder, d'approcher ce qui est censé être l'objet d'étude. La science doit partir de l'idée d'un tout pour se soutenir, certaines lois doivent nécessairement rendre compte d'un régime de fonctionnement.

Cependant, en ce qui concerne le réel, Lacan sera ici catégorique. « ...à savoir que nous, analystes, rien ne nous oblige à faire du réel quelque chose qui soit univers, qui soit clos. »<sup>19</sup> Ceci nous amène inévitablement à supposer qu'il est possible d'unir au réel la logique du pas-tout. « Que nous puissions, nous, supporter l'idée que le réel n'est pas tout est quand même une réassurance qui n'est peut-être pas non plus sans intérêt pour les physiciens. Les physiciens arriveront bien à se faire à l'idée qu'on peut peut-être penser le réel sans y mettre une constance, cette constance appelée énergie. »<sup>20</sup>

Considérons donc que le réel et l'idée d'un tout s'excluent mutuellement. Or, s'agit-il d'une exclusion absolue, ou pourrait-il y avoir un point de recouvrement entre ces deux dimensions ? En d'autres termes, la logique du tout pourrait-elle appréhender quelque chose de la dimension du réel ?

« La jouissance du côté *pas-tout*, côté féminin des formules de la sexuation, peut-elle trouver dans le vide, qui est à la fois un vide de matière, de la matière du fantasme, et un plein d'énergie, celle de la jouissance de l'Autre (JA) qui habite le corps parlant à certains moments, une formulation qui nous permette d'en savoir un peu plus ? Lacan définit la matérialité du corps comme consistance : est-elle de l'ordre d'une énergie sans localisation spécifique dans un organe du corps, une énergie qui saisit le corps parlant comme Un dans son existence globale ? C'est la voie que j'emprunte ici, guidée par la parole des analysants : mettre le vide comme existence d'une jouissance délocalisée par rapport aux zones d'orifices investies par le fantasme.

Cela ne signifie pas qu'ils soient abolis. Cette expérience, qui surprend toujours les parlêtres lorsqu'elle se produit, ne va pas sans mettre en jeu les objets *a*, mais ceux-ci ne sont pas

---

18 Lacan, J., « Extrait du discours de clôture des Journées d'étude des cartels de l'Ecole freudienne de Paris », LCD 90, Navarin éditeur, 2015, P. 9-14.

19 *Ibid.*, p. 11-12.

20 *Ibid.*

reproductibles à partir de la formule du fantasme et ne mobilisent pas une zone érogène précise. L'effet est diffus, délocalisé. »<sup>21</sup>

Cette citation constitue une boussole cruciale pour nous orienter dans l'enseignement de Lacan. Il y a une distinction claire faite par M.-H. Brousse reprise de Lacan, en ce qui concerne la jouissance. Il y aurait une série d'une logique précise. Il y aurait une certaine solidarité, pour ainsi dire, entre le réel et le pas-tout dans la mesure où un ensemble fermé ne peut pas rendre compte du réel. A son tour, il y a un lien logique entre le réel et l'ex-sistence, dans la mesure où l'enjeu est une dimension qui résiste à la formalisation, à la négativisation. Il s'agit plutôt d'une dimension qui rend compte d'une positivisation. Ainsi, en ce qui concerne la jouissance, celle qui présente une modalité logique liée au pas-tout, se présentera sous la forme d'un quantum d'énergie sans localisation spécifique dans un organe du corps.

Poursuivons avec le texte de Lacan de 1975. « C'est bien là que s'amorce déjà l'idée que la constance n'est pas la consistance. Réduire la constance à la consistance, cela aurait peut-être quelque chose de tenable pour les physiciens. »<sup>22</sup> La première question à se poser est de savoir ce que Lacan veut dire lorsqu'il se réfère à la constante. Il y a au moins deux possibilités : soit la constante consiste en la loi freudienne de la répétition signifiante corrélative, justement, à l'automatisme freudien de la répétition, soit la constante fait référence à un Un qui, au lieu de se répéter, s'itère. La constante, Lacan nous l'avait anticipé, c'est l'énergie. Si l'on retient la première de ces deux dernières possibilités, l'énergie correspondrait à la libido freudienne, toujours masculine. C'est-à-dire une jouissance liée au signifiant, dite jouissance phallique. Or, si nous prenons la deuxième option, nous nous trouvons face à l'énergie telle que M.-H. Brousse vient de la préciser. Il s'agirait d'une énergie qui se fonde dans le corps et qui a un caractère délocalisé. Ainsi, si les physiciens peuvent peut-être s'accommoder de la réduction de la constante à la consistance, c'est parce qu'ils partent, en tant que scientifiques, du postulat inverse : la constante comme loi universelle rendant compte d'un mode de fonctionnement assimilable à la notion de loi signifiante en termes freudiens. C'est la logique scientifique. Mais si, comme le dit Lacan, la constante peut être réduite à la consistance, cela mérite de concevoir la possibilité que la constante soit alors l'Un qui itère dans le corps. C'est précisément le cas, puisque nous pouvons supposer que la consistance renvoie à la consistance corporelle, c'est-à-dire à ce qui *a lieu* dans le corps. Pour Lacan, le mot réduire implique une formalisation, une *mathématisation*. Disons aussi l'effort de situer une axiomatique fondamentale.

---

21 Brousse, M.-H., « Mode jouir au féminin », Paris, Navarin éditeur, 2021. Traduction propre. Livre paru aussi en espagnol chez Grama sous le titre "Modo de gozar en femenino".

22 Lacan, J., « Extrait du discours de clôture des Journées d'étude des cartels de l'Ecole freudienne de Paris », *op. cit.*, p. 12.



D'une part, nous trouverions une modalité de jouissance phallique, avec la constante propre de la loi signifiante qui répond à un ensemble fermé; d'autre part, une jouissance liée à la logique du pas-tout, avec affinité avec le réel et la constante propre d'un Un itératif qui est expérimenté dans le corps dans le style décrit par le mathématicien italien Fibonacci.

Passons maintenant au paragraphe en question. Commençons par la référence à Hans. « L'angoisse est très précisément localisée à un point d'évolution de ce ver humain, c'est le moment où le petit homme ou la future femme se rend compte de quoi ? Il réalise qu'il est marié à sa queue. »<sup>23</sup>

Il faut dire premièrement que l'affect - l'angoisse - est éprouvé dans le corps du sujet au moment où pour celui-ci il y a une relation à l'organe. Dans ce passage, Lacan est clair, l'allusion est faite à l'organe. Sans doute, dans le cas de Hans, comme le souligne Lacan, cela introduit des complications. L'enfant les avoue lorsqu'il évoque la masturbation. C'est un élément de décompensation, la signification de la jouissance, la signification de la jouissance, comment Lacan en vient-il à la situer comme élément de décompensation ? La masturbation infantile introduit un problème puisqu'elle implique des sensations que l'enfant doit intégrer, et sans doute la turgescence. La turgescence, en tant qu'expérience au niveau de l'organe et située temporellement dans l'enfance, est-elle une expérience facilement intégrable ? Lisons l'intégration comme l'effort du sujet pour circonscrire cette expérience. Nous pourrions faire l'hypothèse que l'intégration, expression utilisée par Lacan en mars 1957, comprenait des reliquats de l'unification propre à laquelle on accède via le stade du miroir et, en même temps, elle est imprégnée des coordonnées structuralistes qui seraient très clairement reflétées un peu plus tard, dans ses élaborations. Disons l'opération de traduction de la jouissance, la significantisation de la jouissance.

« Toute notre expérience nous indique qu'il y a manifestement dans le passé des enfants, dans leur vécu et leur développement, un élément fort difficile à intégrer. J'ai insisté depuis longtemps – dans ma thèse ou dans un texte presque contemporain – sur le caractère ravageant, très spécialement chez le paranoïaque, de la première sensation orgasmique complète. Pourquoi chez le paranoïaque ? Nous tâcherons d'y répondre en route. Mais nous trouvons constamment chez certains sujets le témoignage du caractère d'invasion déchirante, d'irruption chavirante, qu'à présent pour eux cette expérience. C'est assez pour nous indiquer, au détour où nous nous trouvons, que la nouveauté du pénis réel doit jouer son rôle, comme élément d'intégration difficile. »<sup>24</sup>

Une formidable citation qui nous guide, même si elle a été explicitée bien des années plus tôt, dans la lecture du passage de 1975. En outre, rappelons-le, c'est le Séminaire dans lequel

---

23 Lacan, J., « Clôture des Journées d'étude des cartels de l'Ecole freudienne de Paris » (1975), inédit.

Traduction propre à partir de la version parue dans la revue *Lacanian* n. 17.

24 Lacan, J., *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 259-260.

il plongera dans le *mare magnum* Hans. Si le petit enfant est marié à sa bite, à sa queue, s'il y a mariage, il y a relation à l'organe. En d'autres termes, la relation est la ligne directrice qui indique que le sujet possède l'opérateur-intégration de la sensation vécue. Si le sujet n'est pas marié à sa bite, comment peut-il signifier l'irruption dérangeante ? C'est donc ici que l'on peut situer la dimension dévastatrice, ou plus précisément, la dimension de la déchirure.

La queue "...est appelée pénis ou bite, et elle se gonfle quand ils réalisent qu'il n'y a rien de mieux avec quoi faire phallus ..."25. Si l'organe se gonfle, nous sommes face au phénomène de turgescence. Et si c'est d'ailleurs ce qui permet de faire phallus, c'est parce qu'effectivement le mariage implique une relation entre l'organe et le phallus. Disons que l'organe est fondé sur un signifiant. Lacan continue encore :

"...le rapport de l'angoisse avec la découverte du petit-pipi, appelons-le aussi ainsi, il est pourtant clair, il est certain qu'on peut concevoir que pour la fille, comme on dit, il se déploie mieux, c'est pourquoi elle est plus heureuse, il se déploie parce qu'il a besoin d'un certain temps pour se rendre compte qu'il n'a pas le petit-pipi, et cela lui cause aussi de l'angoisse, mais c'est une angoisse par référence à celui qui en affligé; je dis « *aphligé* », parce que j'ai parlé de mariage..."26

Si Lacan met en avant l'exemple de la fille et souligne qu'elle souffre d'une angoisse par référence, nous pouvons supposer une équivalence entre le phallus et la référence. S'il y a référence, il y a relation, il y a détermination signifiante que suppose l'idée de relation, de mariage. Le français nous permet de noter le soulignement du mot "affligé", puisque Lacan l'écrit avec les lettres *ph*, initiales de phallus.

Si pour un sujet il n'y a pas de mariage avec sa queue, disons plus précisément, si la référence qui permet la localisation de l'affect ne fonctionne pas, nous sommes confrontés à la possibilité de l'expérience de déchirure dont parlait Lacan. La déchirure peut désigner le désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie d'un sujet27, c'est-à-dire là où le signifiant n'arrive pas à provoquer une certaine intégration de ce qui se sent dans le corps.

Si selon Freud, dans la psychose, le moi se coupe de la réalité dès le premier temps, pour créer le délire comme une nouvelle réalité dans un second temps, est-il possible d'affirmer que la suppléance à laquelle pourrait arriver une psychose non déclenchée, s'installerait dès le premier temps ?28 Si le délire équivaut à la réparation qui s'installe dans un deuxième temps, après les effets du déclenchement lui-même, on pourrait supposer que la suppléance

---

25 Lacan, J., « Clôture des Journées d'étude des cartels de l'Ecole freudienne de Paris » (1975), *op. cit.*

26 *Ibid.*

27 Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

28 Avdelidi, D., "La psychose non déclenchable", *Mental* n. 35, 2017, p. 117.

installée dès le premier temps, pourrait donner lieu à une autre forme de stabilisation.

Disons alors que si la suppléance répare l'erreur du nœud borroméen de telle sorte que le déclenchement n'ait pas eu lieu, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une réparation qui n'a pas lieu après-coup, c'est-à-dire après le déclenchement, mais que la réparation remplit une fonction qui a pour but de pallier la désintégration, disons aussi le désordre, de telle sorte que le déclenchement n'ait pas lieu. Le contrepoint se joue entre Schreber et Joyce. Chez le premier, il y a une réparation qui a lieu dans le deuxième temps ; chez le second, il s'agit d'une réparation qui, si l'on peut utiliser le passé, n'a pas conduit au déclenchement. C'est ici que le toxique peut remplir cette fonction.

Nous sommes face à deux formes de suppléance : comment différencier celles qui empêchent le déclenchement et celles qui apparaissent après le déclenchement, tentant de remédier au trou mais ne parvenant pas à l'empêcher ? Les suppléances qui empêcheraient le déclenchement impliquent une solution du côté de la lettre, c'est-à-dire celle qui permet une condensation de la jouissance dans un S1 hors chaîne<sup>29</sup>. Il s'agirait alors d'une jouissance a-dialectique. C'est ici qu'une substance peut remplir cette fonction. Nous verrons des vignettes qui exemplifient et illustrent cela.

## **Fonction du toxique. Thèse de la rupture**

Si l'on reprend l'intervention de Jacques-Alain Miller, nous trouvons le passage suivant sur

---

29 Maleval, J.-C., « Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire », *Seminario del descubrimiento freudiano*, 2003, [https://www.psychanalyse.com/pdf/psychose\\_ordinaire\\_apprehension\\_clinique.pdf](https://www.psychanalyse.com/pdf/psychose_ordinaire_apprehension_clinique.pdf)

l'expérience toxicomane: « Ce n'est cependant pas une expérience de langage, mais au contraire ce qui permet un court-circuit sans médiation, une modification des états de conscience, la perception de sensations nouvelles, la perturbation des significations vécues du corps et du monde. »<sup>30</sup>

En effet, l'expérience de la toxicomanie révèle un court-circuit au niveau du lien du sujet avec le monde et le corps. La rupture se situe au niveau du lien avec l'Autre, c'est-à-dire que le sujet rompt avec le consentement, s'il y en a un. Cette rupture introduit une délocalisation de l'affect dans le corps.

Abordons ensuite une deuxième référence au sujet en question. Celle-ci se trouve dans « Propos sur la causalité psychique ». La référence précise est la suivante : « ...ce mirage des apparences où les conditions organiques de l'intoxication, par exemple, peuvent jouer leur rôle, exige-t-il l'insaisissable consentement de la liberté... »<sup>31</sup>. Dans la lignée de la référence précédente telle que mentionnée dans le Séminaire « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », la question de la séparation est mise en avant. Lacan aborde dans ce texte la discordance primordiale entre le moi et l'être. Rappelons que dans ce texte nous trouvons le célèbre passage cité à plusieurs reprises : « Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté. »<sup>32</sup> Pour Lacan, liberté et folie doivent être lues en tandem, puisque cette dernière « est sa plus fidèle compagne »<sup>33</sup>. Lorsque la détermination signifiante est rejetée, nous sommes confrontés à une commutation évidente entre les termes folie et liberté. Lacan ajoute que « le phénomène de la folie n'est pas séparable du problème de la signification pour l'être en général, c'est-à-dire du langage pour l'homme. »<sup>34</sup> Disons que s'il y a un refus de la détermination que le signifiant introduit, à la mortification nécessaire pour accéder à l'émergence d'une certaine signification, nous nous trouvons devant cette dimension acéphale sans aucune médiation.

Le complexe d'Œdipe est normalement capable de constituer le sentiment de réalité<sup>35</sup>. Si le sujet n'accède pas au sentiment de réalité, disons aussi à l'émergence d'une certaine signification propre à la réalité psychique, pour le dire en termes freudiens, pour traiter cette discordance primordiale, le sujet pourrait avoir recours à des tentatives illusoire, qui peuvent inclure l'usage des toxiques, ou, dans des situations plus graves, l'agression

---

30 Miller, J.-A., « Clôture : Le toxicomane et ses thérapeutes », *op. cit.*

31 Lacan, J., « Propos sur la causalité psychique », *Ecrits I*, Paris, Seuil, 1999, p. 187.

32 *Ibid.*, p. 175.

33 *Ibid.*

34 *Ibid.*, p. 165.

35 Lacan, J., « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 181.

suicidaire narcissique peut avoir lieu<sup>36</sup>. Ces tentatives impliquent un essai de résolution qui rend compte que le sujet tente de forcer une coïncidence<sup>37</sup> entre la réalité et l'Idéal. Bien que Lacan n'ait pas encore l'appareil conceptuel pour spécifier son concept d'objet, on peut constater que la discordance entre le moi et l'être tente d'être supprimée en faisant coïncider les deux questions. Conformément à ce qui est spécifié dans la première référence, cela peut impliquer certaines consommations qui conduisent à une sortie de la scène.

La question qui se pose alors devant cette indication lacanienne est de savoir si ce mode de résolution avec l'utilisation de la substance constitue une réparation qui vient réparer le déclenchement ou s'il s'agit plutôt d'une réparation qui l'empêche. Cette différence doit être examinée au cas par cas. Si le toxique fonctionne comme ce qui permet l'installation d'un sentiment de réalité de substitution, il s'agirait d'une suppléance qui tente d'empêcher le déclenchement. Si le toxique est présent dans une agression suicide narcissique, lisez les intoxications qui conduisent à un véritable *fading*, cela impliquerait une sortie de la scène. Ceci est crucial pour les interventions qui peuvent être réalisées et cela a donc une incidence directe sur la direction d'un traitement.

Revenons au texte de Miller évoqué au début : "Il me semble donc que l'expérience toxicomane justifie l'introduction du terme de jouissance pour qualifier ce qui, dans ce cas, se situe au-delà du principe du plaisir, ce qui n'est pas lié à une modération de la satisfaction, mais au contraire à un excès, à une exacerbation de la satisfaction qui termine par rencontrer la pulsion de mort."<sup>38</sup>

La rupture qui implique, dans de nombreuses occasions, l'utilisation de la substance, donne lieu à l'accès à la dimension de l'au-delà du principe du plaisir, donc en dehors des coordonnées régulatrices propres à un sujet.

Ce n'est pas la seule référence que Lacan propose dans ce texte sur la clinique des toxicomanies. Aujourd'hui, cette clinique ne peut être conçue indépendamment de la clinique des médicaments. Je cite Lacan : « ...une certaine « dose d'Œdipe » peut être considérée comme ayant l'efficacité humorale de l'absorption d'un médicament désensibilisateur. »<sup>39</sup>. Il est frappant qu'à cette époque Lacan fasse cette mention. Au-delà du fait qu'il se réfère à des crises aux résonances physiologiques, il situe le médicament comme une ressource permettant la désensibilisation nécessaire, là où il n'y a pas, pour le sujet, un sentiment de réalité qui

---

36 *Ibid.*, p. 186.

37 *Ibid.*, p. 186.

38 Miller, J.-A, « Clôture : Le toxicomane et ses thérapeutes », *op. cit.*

39 Lacan, J., « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 181.

médiatise son rapport à la pulsion. Ou, disons-le autrement, là où le sujet est libre et n'a pas consenti à la détermination signifiante, en l'absence de sentiment de réalité normale, il est nécessaire que le médicament fournisse une dose d'Œdipe.

Comme ce paragraphe le souligne, la double perspective, fonction du toxique-thèse de rupture, constitue les coordonnées pour entrer dans la clinique des toxicomanies. La première rend compte de l'utilisation d'un produit qui peut constituer une suppléance. La seconde, rend compte du lancement en série d'une jouissance délocalisée qui peut inclure la mort à l'horizon.

Une autre référence de Lacan qui se situe dans la perspective de l'accès à une jouissance au-delà de la détermination signifiante, visant à rompre avec elle, est la suivante : « Qu'il s'agisse des états d'enthousiasme dans Platon, des degrés du *samadhi* dans le bouddhisme, ou de l'*Erlebnis*, expérience vécue de l'hallucinogène, il convient de savoir ce qu'une théorie quelconque en authentifie. »<sup>40</sup> Tant l'enthousiasme platonicien, ou disons aussi la déification, la possession divine, aussi bien le *samadhi* bouddhiste en tant qu'état impliquant l'accès à une expérience au-delà du contrôle conscient, ainsi que l'expérience *Erlebnis* en tant qu'expérience transcendante, peuvent être mis en parallèle avec l'expérience hallucinatoire. S'il s'agit d'éliminer toute dimension de la jouissance comme obstacle au libre processus de la pensée<sup>41</sup>, on tend à réduire ou à contourner les limites propres aux effets de l'*Aufhebung* hégélienne, c'est-à-dire des effets mortifiants du signifiant.

L'expérience hallucinogène de l'intoxication, lorsqu'elle a lieu, met en évidence le rapport que le sujet entretient avec la détermination signifiante. Dans les cas d'intoxication, on recherche comment un sujet opte pour l'*aphanisis*, c'est-à-dire là où le signifiant n'a pas donné lieu à une forme d'objectivation, là où il n'y a pas eu accès à la constitution normale du sentiment de réalité ou là où l'*Aufhebung* n'a pas donné lieu à une traduction de la jouissance, à une signification de celle-ci, le sujet est extrait de cette dimension qui revient. Il est clair qu'à travers la substance le sujet tente de traiter un retour qui manque de toute forme d'enveloppe formelle.

Voyons maintenant une autre référence de Lacan à cette clinique, une référence datant de

40 Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Ecrits II*, Paris, Seuil, 1999, p. 275.

41 Miller, J.-A., *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique* [1996-1997], séminaire prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII avec E. Laurent, cours du 02 avril 1997, inédit.

1966. « ...la science produit certains effets qui ne cessent d'impliquer certains paris. Matérialisons-le sous la forme de divers produits allant des tranquillisants jusqu'aux hallucinogènes. »<sup>42</sup>

Il s'agit d'un écrit dans lequel Lacan met l'accent sur la dimension éthique du médecin, disons aussi, du professionnel qui travaille dans le champ de ce qu'on appelle la santé mentale.

Une autre perspective s'ouvre ici au-delà de l'arc qu'il est possible de tracer entre cette classification des substances proposées par Lacan. Des tranquillisants, en tant que produits utilisés pour l'apaisement nécessaire là où le sentiment de réalité ne fonctionne pas comme un voile, aux hallucinogènes, en tant que produits utilisés pour provoquer une rupture générant une délocalisation de l'expérience de jouissance dans le corps, nous pouvons dire que nous sommes tombés sur « ... la signification de la demande, dimension où s'exerce strictement la fonction médicale... ».<sup>43</sup>

« Répondre que le malade vient nous demander la cure n'est pas répondre, car chaque fois la tâche précise, à réaliser d'urgence, ne répond pas purement et simplement à une possibilité à portée de la main, supposons : à un appareil chirurgical ou à la administration d'antibiotiques... ».<sup>44</sup>

En effet, il est indéniable qu'il y a un au-delà de l'effet de la substance, de la simple distribution, et c'est ici que nous nous trouvons, à partir de la demande, avec les alternatives proposées par Éric Laurent à ce sujet.<sup>45</sup> La dimension *Pharmakon*, la dimension *placebo*, le versant *anesthésique* et ce qui concerne le *plus de libido* qu'une substance peut provoquer, sont les variantes qui se détachent de l'utilisation des produits et qui ne peuvent être ignorées. Elles reviennent encore une fois sur la prémisse qui de manière claire et distincte apparaît, que l'enjeu est un corps, et qu'il est fait pour jouir, pour jouir de soi-même.<sup>46</sup>

La conclusion de ce parcours nous place dans la perspective du déploiement des prochaines références en termes de ce qui se passe autour du mode de présentation de la jouissance.

Jacques-Alain Miller, en ce qui concerne la drogue dira : « Au mieux, nous pouvons en faire une cause de jouissance, un objet de la plus impérieuse demande, et qui a en commun avec la

---

42 Lacan, J., « Psychanalyse et médecine », (1966), inédit.

43 *Ibid.*

44 *Ibid.*

45 Laurent, E., « Comment avaler la pilule ? », *Ornicar* n. 50, Paris, Navarin, 2003.

46 Lacan, J., « Psychanalyse et médecine », *op. cit.*

pulsion annuler l'Autre -la drogue comme objet donne accès à une jouissance qui ne passe pas par l'Autre et en particulier qui ne passe pas par le corps de l'Autre en tant sexuel. »<sup>47</sup> Il poursuivra ensuite : « Ainsi, nous voyons peut-être se dégager la spécificité de la jouissance toxicomane qui, en effet, ne passe pas par l'Autre, mais non plus par la jouissance phallique. »<sup>48</sup> Cela nous ramène au célèbre passage de 1975. « Lacan est justifié en le caractérisant avant tout par le fait qu' « il rompt le mariage avec le fait-pipi »: il permet de ne pas poser le problème sexuel. »<sup>49</sup>

Éric Laurent commente la citation de Lacan de 1975 au moins à deux reprises. Dans la première, il précisera qu'il s'agit d'une rupture avec la jouissance phallique via le toxique, pour accéder à une jouissance qui n'est pas phallique. Il s'agit d'une jouissance Un, en dehors des particularités du fantasme. Cela, comme il nous le dit, et il faut souligner que cela précède les conversations d'Arcachon, d'Antibes et d'Angers, peut se produire en dehors de la structure psychotique. Cependant, dans la psychose, parce que le semblant phallique n'opère pas, il y aurait rupture structurelle. La psychose témoigne de la défaillance du semblant, selon le cheminement démontré par J.-A. Miller dans son Cours<sup>50</sup>. Voici la question sous-jacente alors: à quelle rupture sommes-nous confrontés s'il y a déjà une rupture structurelle ? Comment la thèse de rupture de Lacan s'inscrit-elle à ce moment-là ?

É. Laurent en proposera une autre lecture<sup>51</sup>. Il dira qu'il s'agit de couper le lien avec la bite, faisant explicitement allusion à l'organe. À son tour, il ne faut pas manquer de remarquer les conceptualisations de Lacan autour de la jouissance phallique et de la jouissance pénienne. La jouissance phallique est définie comme une jouissance hors-corps, située à l'intersection symbolique-réel, tandis que la jouissance pénienne est située dans le corps et comme celle qui « advient au regard de l'imaginaire, c'est-à-dire de la jouissance du double, de l'image spéculaire... »<sup>52</sup>. Cela semble nous conduire ici à une nécessaire différenciation entre elles.

Si la psychanalyse doit être pensée à partir des psychoses<sup>53</sup>, 'est-à-dire à partir d'un régime de

---

47 Miller, J.-A., « Clôture : Le toxicomane et ses thérapeutes », *op. cit.*

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*

50 Miller, J.-A., De la nature des semblants, *op.cit.*

51 Laurent, E., "Reflexiones sobre tres cuestiones del feminismo con la no relación sexual", *Radio Lacan*, <https://radiolacan.com/es/podcast/conferencia-en-el-palais-rouge-de-buenos-aires-reflexiones-sobre-tres-cuestiones-del-feminismo-con-la-no-relacion-sexual/3>

52 Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 56.

53 Miller, J.-A., Pièces détachées [2004-2005], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 19 janvier 2005, inédit.



fonctionnement de la jouissance sans le S1, la boussole devient la forclusion. Il y a un signifiant manquant, un signifiant absent qui ne laisse même pas derrière lui la trace de son manque. Ceci nous placerait alors dans un régime de fonctionnement plutôt, lié au pas-tout. Celui-ci n'est pas fondé sur l'exception d'un ensemble fermé, sur la logique corrélatrice à un Tout, c'est-à-dire sur le mythe œdipien, mais sur un régime sérié qui ne fait pas ensemble. L'illimitation de l'Un serait-elle fondée sur une logique différente de celle du Tout ? Rappelons à ce propos l'exemple très illustrative qui apporte Jacques-Alain Miller : « On n'a jamais le « j'ai bu trois verres, donc c'est assez », on boit toujours le même verre une fois de plus. »<sup>54</sup> Si la thèse de la rupture consiste à rompre avec la jouissance phallique, nous excluons la psychose de la problématique.

Il convient de lire attentivement la reformulation postulée par É. Laurent. La rupture qui pourrait se situer dans la psychose consisterait en ce que le toxique permette l'accès à une jouissance délocalisée rompant avec la jouissance localisée de l'organe. Il est possible d'établir un parallèle entre l'expérience trans et la fonction de la drogue, comme le propose É. Laurent. Le parallèle en termes logiques peut être placé comme suit : l'expérience trans consiste en ce qui se décline de la jouissance de l'organe et de la jouissance qui va au-delà de la limite de l'organe. En d'autres termes, dans ce qui se décline d'une jouissance localisée et d'une jouissance délocalisée. Le franchissement de cette limite est permis par l'expérience de la drogue en termes de rupture.

Voyons cette courte vignette : W. mentionne qu'une des utilisations qu'il fait de la cocaïne implique la possibilité de « ressentir quelque chose » au moment de la rencontre sexuelle. Il arrive qu'à des moments où la consommation s'est présentée dans sa vie avec un grand dérèglement, celle-ci a eu lieu lors de rencontres orgiaques avec des hommes. Cela pouvait s'étendre sur plusieurs jours. L'absence d'orgasme équivaut chez ce sujet à une réel mortification de son corps. La pente, qui implique au moins une poussée-vers-La-Femme par l'intermédiaire de l'utilisation de la substance, rend compte de l'accès à une jouissance délocalisée qui rompt avec le limite de l'organe. Dans la clinique trans, l'expérience de l'incongruité de ce que l'on ressent dans le corps par rapport à l'image contraste - entre en tension - avec la satisfaction corporelle expérimentée mais qui est liée à l'image.

« Si c'est le cas pour ce qu'il en est de la jouissance du corps en tant qu'elle est jouissance de la vie, la chose la plus étonnante, c'est que l'objet *a* sépare cette jouissance du corps de la

---

54 Miller, J.-A., « Lire un symptôme », *Mental* n. 26, 2011, p. 58.

jouissance phallique. »<sup>55</sup> Si la jouissance phallique est fondée sur la logique œdipienne, il s'agit d'un sujet dont les coordonnées subjectives incluent le roman familial. En d'autres termes, si nous sommes face à un sujet où l'on peut enquêter sur le roman familial, l'objet *a*, se trouvant dans le champ de l'Autre, sépare la jouissance phallique de la jouissance du corps. Ce n'est qu'une négation, une opération de vidange symbolique, qui donne lieu à une jouissance vivable.

C'est pourquoi, puisque le régime de fonctionnement dont il me semble pertinent de partir n'est pas un régime œdipien, c'est que le toxique vient dans bien des cas anesthésier, ou « obnubiler et tempérer »<sup>56</sup> comme le disait Lacan lorsqu'il s'adressait aux psychiatres en 1967. Et même Laurent dans « Comment avaler la pilule » en vient à assimiler, en s'appuyant sur Lacan, l'Œdipe à une dose d'anesthésiant. Je cite Laurent dans le texte précité : « ...la drogue libère du mariage de l'homme avec la jouissance phallique. Là aussi c'est un passage vers l'hors-sens. »<sup>57</sup> C'est-à-dire, la jouissance du côté Tout, n'implique pas une jouissance hors de sens puisqu'elle est inscrite dans la logique œdipienne.

Alors peut-être pouvons-nous préciser que la rupture avec la jouissance phallique implique une clé de lecture lorsque nous sommes face à un sujet dans lequel fonctionne le mythe œdipien.

Cependant, si la psychanalyse doit être pensée à partir des psychoses, nous pouvons alors établir une différence. La relecture d'É. Laurent permet de penser que la rupture implique une rupture avec la jouissance située dans l'organe pour accéder à une jouissance délocalisée, opaque

et donc sans représentation. Ceci est présenté conformément à la logique liée au régime du pas-tout. J.-A. Miller dans son Cours<sup>58</sup> précisera que le régime de la jouissance féminine est le régime de la jouissance en tant que tel, même pour considérer les symptômes actuels.

Ceci ouvre la perspective que chez les sujets où il y a absence de signification phallique, corrélative à la non-opération du mythe œdipien, le toxique permette que l'organe puisse être employé pour aller à la rencontre de l'Autre sexe. Cela est également conforme aux sujets qui obtiennent des arrangements soutenus dans un amour qui ne comprend pas le sexuel. « Si nous voulions trouver une catégorie où mettre la toxicomanie face à la forclusion dans la

55 Lacan, J., « La Troisième », Paris, La Divina, Navarin éditeur, 2021, p. 26-27.

56 Lacan, J., « Petit discours aux psychiatres », *op. cit.*

57 Laurent, E., « Comment avaler la pilule ? », *op. cit.*

58 Miller, J.-A., L'Un tout-seul [2004-2005], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 09 mars 2011, inédit.

psychose, nous pourrions peut-être faire appel à l'insubordination -l'insubordination, dirais-je, puisque Hugo Freda a parlé du service militaire- au service sexuel. »<sup>59</sup>

### **Toxique et jouissance pénienne**

Partons donc d'une distinction déjà formulée : la jouissance phallique n'est pas la jouissance pénienne. Or, si l'accès à l'usage d'un organe requiert qu'il soit fondé sur un signifiant, quelle opération permet à un sujet chez qui la castration n'opère pas de faire usage de l'organe ?

Chez les sujets dits névrosés, l'organe est en effet fondé sur un signifiant. Les conséquences de cette opération permettent que la jouissance soit circonscrite à une zone du corps, c'est-à-

---

59 Miller, J.-A, « Clôture : Le toxicomane et ses thérapeutes », *op. cit.*

dire qu'ait lieu une certaine localisation, qu'une certaine signification lui soit attribuée et alors, cela permettrait un emploi, une utilisation, donc une fonction. Cela renvoie aux coordonnées propres à la jouissance phallique, où, comme le souligne Lacan dans son « Séminaire XX », la jouissance phallique et la jouissance de l'organe sont en quelque sorte superposées.

Cependant, la disjonction se trouve dans la psychose. En premier lieu, psychose et jouissance phallique sont antinomiques. A son tour, la difficulté de condenser la jouissance réside précisément dans l'absence de castration. La question se pose donc à nouveau : comment un sujet qui part de la forclusion accède-t-il à la jouissance pénienne ? Jouir de l'organe et jouissance pénienne sont-ils synonymes ?

En écoutant les sujets qui ont recours à certaines substances, il est possible de constater que l'accès aux rencontres sexuelles n'est possible que s'ils sont sous l'influence d'une certaine substance. S'agit-il vraiment d'une ressource sur laquelle un sujet peut s'appuyer pour que l'organe devienne un instrument ? Comment relire la thèse de rupture de Jacques Lacan de 1975 ?

Pour ce faire, nous nous intéresserons à une contribution de Jésus Santiago : « Au fond, ce qui se met en exergue comme spécifique de l'acte toxicomane, c'est la rupture fondamentale avec la jouissance actuelle de cette association, nécessaire à tout sujet, car c'est elle qui encourage le plus-de-jouir qui convient. On observe ainsi que cette définition est structurée sur la base de la considération que le mariage de l'être parlant avec le phallus ou de la jouissance qui en résulte est rejeté au nom de sa forte liaison avec la jouissance de sens qui touche l'organe pénien. En clinique, pour examiner une telle définition, il s'impose d'avaliser la drogue comme facteur de séparation du mariage du pénis et non du phallus. En d'autres termes, le toxicomane est un sujet qui reste marié avec la jouissance de sens qui tourne autour de l'organe, en raison de ne pas avoir contracté un lien possible avec le phallus. Il ne faut donc pas confondre le phallus avec l'organe pénien, et, plus encore, avec toute représentation imaginaire ou idée qu'il est naturellement un privilège masculin. Comme fonction, le phallus est un opérateur, un signifiant de jouissance, destiné à désigner, partiellement, les effets de la jouissance sur le corps. Il s'agit d'un signifiant a-sémantique, qui ne signifie rien, et tout comme l'incarnation du néant peut agir favorablement au moment de l'initiation sexuelle, opportunité où le sujet rencontre le mystère de l'Autre sexe. »<sup>60</sup>

Cependant, la pratique nous confronte peut-être à une autre nuance qui ajoute une nouvelle

---

60 Santiago, J., "Droga, ruptura fálica y psicosis ordinaria", *Pharmakon digital* n. 3, <http://pharmakondigital.com/droga-ruptura-falica-y-psicosis-ordinaria/?lang=es>. Traduction propre.

vicissitude : dans certains cas, nous entendons des sujets qui rapportent que via la substance, ils se détachent du vide de signification que comporte l'appel à répondre avec un certain organe dans la rencontre sexuelle. Ils accèdent donc à la rencontre intime en se séparant de l'organe sous l'effet du toxique. Nous pouvons dire autrement qu'il existe un usage possible du corps en dehors de toute perspective sexuelle. Ou peut-être Lacan, en disant jouissance pénienne, a-t-il voulu le distinguer de la possibilité de jouir de l'organe.

En conclusion : si l'usage de l'organe se fait nécessairement sous l'effet de la substance, alors il y a un voilement du vide de signification que le sujet subit du fait de l'obligation de répondre par l'utilisation de l'organe. En même temps, il y a rupture avec la différence sexuelle. On pourrait ajouter comme hypothèse que l'usage de la substance donnerait lieu à une certaine consistance corporelle qui permettrait au sujet se débrouiller, là où il n'a pas eu accès à un instrument. Il est possible de présumer cela puisque Lacan affirmait que la jouissance pénienne surgit par rapport à l'imaginaire. L'accès à une certaine dimension de l'imaginaire corporel aurait lieu. Ici, la question à prendre en considération est qu'il s'agit de l'accès à une image qui ne garantirait en rien une jouissance localisée, mais plutôt, étant donné qu'il y a rupture de la différence sexuelle, nous serions confrontés à un « transsexualisme de la jouissance ».<sup>61</sup>

---

61 Laurent, É., "Un modelo digno para las instituciones que queremos", *op. cit.*